Résistances féminines à l'autorité ecclésiastique, XVII^e-XVIII^e siècles

Marcel Bernos

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/62>
DOI : 10.4000/clio.62
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2002
Pagination : 103-145
ISBN : 2-85816-620-X
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Marcel Bernos, « Résistances féminines à l'autorité ecclésiastique, XVII^e-XVIII^e siècles », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 15 | 2002, mis en ligne le 08 février 2005, consulté le 28 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/62> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.62>

Regards complémentaires

Résistances féminines à l'autorité ecclésiastique à l'époque moderne (XVII^e-XVIII^e siècles)

Marcel BERNOS

Parce qu'il partage les préjugés des hommes de son temps, le clergé de l'époque moderne conserve une conception hiérarchisée de la société et la conviction qu'il existe une nature féminine légère et instable, inférieure à celle de l'homme. Pris dans cette ornière, il contribue à maintenir les femmes en général, et les religieuses en particulier, dans une stricte soumission ainsi que l'attestent les manuels de direction de religieuses ou les guides de spiritualité féminine. Une «bonne épouse», une «religieuse parfaite» doivent avant tout être obéissantes. Cet *a priori* est celui de la société tout entière. La plupart des femmes, qu'elles soient cloîtrées ou vivant dans le monde, admettent ce postulat d'une «faiblesse de leur sexe».

Quelques-unes, en situation particulière ou par tempérament, ne l'acceptent pas. Peu ont osé exprimer publiquement leur refus. Exemple parmi ces dernières, Gabrielle Suchon (1631-1703). Religieuse, elle n'hésite pas à faire le voyage jusqu'à Rome pour se faire relever de ses vœux par le pape. Elle vit à Lyon, reste célibataire, étudie (elle a lu Poullain de la Barre dont elle s'inspire) et instruit les enfants. Le long titre de son livre résume bien les points fondamentaux de sa contestation : *Traité de la morale et de la politique, divisé en trois parties, savoir la liberté, la science et l'autorité, où l'on voit que les personnes du sexe, pour en être privées, ne laissent pas d'avoir une capacité naturelle qui les en peut rendre participantes*,

*avec un petit traité de la faiblesse, de la légèreté et de l'inconstance qu'on leur attribue mal à propos*¹. Déjà, le titre de «traité» souligne l'importance qu'elle attribue à son sujet. Puis, le «petit traité» complémentaire rejette les accusations les plus ordinaires que, depuis Aristote, les hommes : juristes, médecins, philosophes ou clercs portaient contre les femmes. Ensuite, certains des mots employés par elle ont une résonance particulière. La «politique» est un domaine dont les femmes sont formellement exclues. C'est parce qu'elles n'y prennent pas part qu'on justifie de rayer de leur éducation des matières comme la philosophie, dont elles n'ont pas «besoin»... La «liberté» et l'«autorité», les femmes en sont effectivement privées, étant «normalement» sous l'autorité de mâles de référence : père, mari, supérieur... Quant à la «science», on estime le plus souvent leur esprit incapable de s'y consacrer, ou bien l'on craint que trop de connaissances les mette en péril moral de vanité. Le terme de «participantes» établit la juste revendication de l'auteure : elle ne réclame pas un quelconque *women's power*, mais

veut inspirer aux personnes du sexe des sentiments généreux et magnanimes afin qu'elles se puissent garantir d'une contrainte servile, d'une stupide ignorance, et d'une dépendance basse et ravalée [...] sans qu'il soit besoin pour cela de se révolter contre les hommes ni de secouer le joug de leur obéissance, comme firent autrefois les amazones.²

Les chrétiennes affrontées aux autorités ne sont pas aussi rares que l'histoire de l'Église accoutumée le laisserait supposer. Mais elles se manifestent rarement d'une manière spectaculaire ou violente, qui aurait d'ailleurs peu de chance d'aboutir. C'est pourquoi l'on rencontre plutôt des indépendantes, voire des «résistantes», que des rebelles avérées. Les religieuses sont celles qui ont le plus l'occasion d'entrer en conflit avec les hommes que sont leurs «supérieurs ecclésiastiques», lorsqu'ils confondent leurs interventions spirituelles – normales – et des prétentions à régir le temporel ou à intervenir dans la vie propre d'un couvent.

1 Suchon 1693.

2 Albistur et Armogathe 1978 : 99.

Le cas de Port Royal est symptomatique. Au début de la crise janséniste, le couvent a été épargné par Richelieu, alors qu'il faisait emprisonner Saint-Cyran ou disperser les Solitaires. Mais à partir de 1653, les moniales sont suspectées de constituer un bastion de jansénisme actif, d'autant plus difficile à renverser qu'elles vivent en parfaite régularité³. Contraintes de souscrire au «Formulaire», condamnant l'*Augustinus*, la plupart signent. Quelques-unes s'en scandalisent. La lettre du 23 juin 1661, écrite par Jacqueline Pascal à la mère Angélique de Saint-Jean, dénote une intransigeance qui a pu passer pour de l'obstination et de l'orgueil.

Je ne puis dissimuler la douleur qui me perce jusqu'au fond du cœur de voir que les seules personnes à qui Dieu a confié sa vérité lui soient si infidèles... que de n'avoir pas le courage de s'exposer à souffrir, quand ce devrait être la mort même, pour la confesser hautement. / Je sais le respect qui est dû aux puissances de l'Église ; je mourrais d'aussi bon cœur pour le conserver inviolable, comme je suis prête à mourir avec l'aide de Dieu pour la confession de foi dans les affaires présentes [...] / Je sais bien que ce n'est pas à des filles à défendre la vérité, quoique l'on peut dire, par une triste rencontre, que, puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques.

Le prétexte de la résistance persistante du monastère à l'autorité de l'archevêque de Paris, puis au pouvoir royal, a pour résultat final sa suppression, avec la dispersion des religieuses, et même un effort d'éradication de son souvenir, Louis XIV faisant raser les bâtiments (1710) et déplacer le cimetière (1711).

L'exigence constante des détenteurs du pouvoir, c'est le respect absolu des hiérarchies, indépendamment de la qualité des personnes qui les composent. Pierre Collet le rappelle aux religieux et religieuse⁴ :

Obéir [à Dieu] quand il parle par des créatures faibles, imparfaites, quelquefois peu éclairées, sujettes à la prévention, plus sujettes à être trompées par des

3 Adam 1968 : 227-240.

4 Collet 1773, t. 1, chap. De l'obéissance : 194.

personnes qui surprennent leur confiance, et qui ne font sonner bien haut le respect dû au supérieur, que pour établir leur propre empire ; obéir, dis-je, dans ces tristes conjonctures, être simple comme un enfant, aller au premier ordre ici ou là, comme les soldats du Centenier de l'Évangile ; en un mot, ne voir que Dieu où il n'y a peut-être que l'homme ; c'est un effort de vertu qui ne peut que mériter une très grande récompense.

Pour être juste, il faut préciser qu'à l'occasion, c'est pour défendre les religieuses des excès de pouvoir de leur propre abbesse ou supérieure, imposant certains votes au chapitre ou brimant telle personne, que les supérieurs interviennent.

La résistance peut être le fait de toute une congrégation ou d'un couvent. À Aix-en-Provence, Anne de Bérulle, petite-nièce du cardinal et réformatrice du couvent des dominicaines, dont elle avait été établie prieure perpétuelle par Louis XIV en 1679, s'oppose à l'archevêque de la ville, allant jusqu'à lui refuser l'entrée du monastère au nom des privilèges de son ordre qui rendent ses maisons exemptes de l'ordinaire du lieu. Les familles qui sont derrière de telles supérieures ne sont pas sans poids, comme c'est le cas pour Anne de Jésus Séguier, carmélite de Pontoise, sollicitant sans cesse – pour son couvent – son puissant chancelier de frère⁵. Mais les choses ne sont pas si simples. Henriette de Lorraine, abbesse de Jouarre, issue d'une des plus grandes familles de France apparentée au roi, perd un long procès, après une procédure très polémique, contre Bossuet, évêque de Meaux, d'origine simplement parlementaire mais représentant l'autorité «légitime».

Les occasions de heurts sont quelques fois plus fondamentales. Les «Filles de l'Enfance de Jésus», établies à Toulouse en 1662 et supprimées par ordre de la cour en 1686⁶, réussissent, par leurs comportements non conformistes, à accumuler les hostilités contre elles. Suspectes de jansénisme, elles désobéissent, par là même, non seulement à leurs supérieurs ecclésiastiques, mais aussi au pouvoir politique. En outre, leurs choix de vie ne respectent pas la distribution sexuée des rôles traditionnels : elles ne

5 Séguier 1992.

6 [Reboulé] 1754, quoique hostile, il donne un certain nombre de repères.

sont pas de simples laïques vivant dans le monde, puisqu'elles constituent des communautés ; mais elles ne sont pas non plus d'« authentiques » religieuses, car elles ne prononcent pas de vœux solennels, ne vivent pas sous clôture, ne revêtent pas d'habit spécifique : trois points de leurs Constitutions qui sont de ceux qui ont toujours provoqué une grande suspicion de la part des autorités, et surtout des familles. Elles remettent en question les habitudes sociales par leurs pratiques quotidiennes. À une époque où les gens d'Église figurent parmi les « privilégiés », elles veulent payer les impôts comme les autres sujets. Recevant les filles sans dot, elles inquiètent les Conseils de ville qui craignent de les avoir un jour à charge. Enfin, elles s'attirent la jalousie des corporations en apprenant aux filles pauvres « toutes sortes de métiers, même ceux dont on avait cru jusqu'à présent les seuls hommes capables, comme de faire des souliers, de la toile, des étoffes de laine et autre ». L'exemple de leur brève implantation à Aix-en-Provence illustre bien leur drame. Installées en 1674, protégées par l'archevêque Mgr Grimaldi, janséniste notoire, elles sont supprimées dès sa mort, en grande partie sous la pression de la bourgeoisie de la ville.

Une autre forme d'indépendance ou de résistance est vécue par des spirituelles et mystiques⁷. Les exemples en sont nombreux ; tous ne relèvent d'ailleurs pas d'une opposition délibérée à la hiérarchie de l'Église. Leur « autorité » – sans légitimation humaine – peut s'exercer même en dehors de tout affrontement. Un exemple parmi d'autres : Marie Teyssonnier, dite Marie de Valence (1575-1648)⁸. Douce et pieuse veuve, elle n'a appris à lire et écrire qu'assez tard : elle n'a donc reçu aucune formation livresque à la vie spirituelle. Elle possède un tel rayonnement, au début du XVII^e siècle, bien que vivant « en province » et retirée, que le fameux père Coton, confesseur jésuite d'Henri IV, à qui elle a remis, en 1599, la direction de son âme, n'hésite pas à venir la consulter, à Valence, en 1600, 1601, 1603, 1618, 1624, et qu'il essaie vainement de l'attirer à Paris. Elle entretient des relations avec quelques-uns des principaux protagonistes de la Réforme catholique, tels François de Sales ou M. Olier,

7 Sur leur culture, voir Timmermans, principalement pp. 501-659.

8 Brémond, 1925 : t. 11, pp. 36-66 il la définit comme « théodidacte ».

fondateur de Saint-Sulpice. Sur l'invitation expresse de Marie de Médicis, elle va la rencontrer à Lyon. Et de nombreuses personnes lui demandent des conseils spirituels, alors qu'elle n'a, bien entendu, aucun «mandat».

Les exemples de fortes personnalités offrant un double visage paradoxal existent de longue date. Ainsi sainte Catherine de Sienne (1347-1380)⁹. Dans son *Traité de l'obéissance*, on trouve des pages très «traditionalistes» sur l'obéissance, qui «est une des clefs avec laquelle on ouvre le ciel»¹⁰. Certes, ces paroles sont adressées à tout chrétien. Mais si l'homme doit obéir fidèlement aux règles et aux supérieurs, combien plus les femmes, si l'on s'en tient aux mœurs de l'époque. Pourtant, cette simple tertiaire dominicaine, qui continue à vivre dans le monde, interpelle hardiment les puissants : cardinaux, supérieurs d'ordre, princes régnants, voire roi de France, avec la même fermeté que lorsqu'elle s'adresse à une femme publique de Pérouse¹¹. Elle n'hésite pas à voyager jusqu'en Avignon, pour faire des représentations à Grégoire XI, afin qu'il retourne à Rome. Et elle l'obtient, ce qu'aucun des princes de l'Église n'avait cru possible.

Le cas de Thérèse d'Avila (1515-1582) mériterait à lui seul une étude approfondie. Soucieuse de garder elle-même l'obéissance et de la faire scrupuleusement respecter par les sœurs, elle prévient pourtant les prieures de ne pas exiger une «obéissance indiscrete» :

N'allez pas, sous prétexte d'éprouver l'obéissance des sœurs, leur commander une chose qui serait un péché, même vénial. Quelques-unes ... ont commandé des choses qui eussent été des péchés mortels si on eût obéi. Du moins les inférieurs pourront peut-être avoir une excuse à cause de leur simplicité, mais non la prieure qui sait que ses ordres sont exécutés immédiatement.¹²

9 *Dictionnaire de Spiritualité*, 1953, t. 11, première partie, col. 327-348.

10 Cf. Catherine de Sienne 1953 : chap. CLIV à CLXVI, pp. 545-598. Voir aussi Jacques Maitre, «Sainte Catherine de Sienne : patronne des anorexiques ?», dans *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, 2, 1995.

11 Respectivement, lettres XI, CI, CCCX ; XXII, XXXII, XXXIII ; CXXIII et CXLIII, CCXXXV CCLXXVI.

12 Thérèse d'Avila 1948 : 1209.

Elle poursuit les fondations du Carmel, qu'elle avait réformé, parfois contre l'avis d'un ordinaire ou de ses supérieurs carmes. Elle fut même en butte, sur dénonciation, à une enquête serrée de l'Inquisition¹³ ; et telle de ses œuvres spirituelles (*Les châteaux de l'âme*) a pu un moment paraître suspecte, parce que, lui dit un savant dominicain : «il n'appartient point à une femme d'expliquer l'Écriture sainte»¹⁴.

Les mystiques posent un vrai problème d'obéissance quand des ordonnances de leur évêque contredisent les ordres venus directement du «ciel». Benoîte Rencurel, simple bergère illettrée, réussit à poursuivre, de 1664 à 1718, date de sa mort, la mission pastorale que lui a confiée la Vierge auprès des pèlerins du Laus, malgré l'opposition de l'évêque d'Embrun et d'une partie du clergé local qui auraient préféré l'enfermer dans un couvent¹⁵. Cette «anormale» prévalence de ces femmes n'est pas sans logique. À une époque où de possibles interventions célestes et où des révélations privées sont admises par tout le monde, et dans une société où les hiérarchies sont rarement mises en question, les représentants ordonnés de l'autorité divine peuvent difficilement contester la volonté formulée expressément par celle-ci, après qu'ils aient vérifié que l'«opposante» n'est ni simulatrice, ni folle, ni volontairement rebelle, mais transmet innocemment un message qui – quoique hors normes – dit quelque chose de la volonté de Dieu¹⁶. D'où l'importance des enquêtes médico-canoniques destinées à examiner le cas de certaines mystiques et à objectiver leur parole ; procédé suivi par l'Église pour confirmer – ou infirmer – des miracles.

Enfin, à côté de résistances plus ou moins ouvertes, voire même enrobées d'une soumission formelle, il faudrait encore examiner les cas de résistance passive. L'un des plus célèbres reste sans doute celui de Mme Guyon (1648-1717). En dépit d'un véritable harcèlement de la part des autorités ecclésiastiques, en particulier de Bossuet, allant jusqu'à la faire longuement emprisonner, elle garde son espérance et vit jusqu'à la fin de

13 *Histoire de sainte Thérèse*, 1938 : t. 2, pp. 104-107.

14 *Histoire de sainte Thérèse*, 1938 : t. 2, p. 211.

15 Bernos 1995 : 509-527.

16 Delumeau 2000, montre bien les échanges «verticaux» qui se font entre le monde terrestre et le plan divin.

ses jours selon la voie qui lui a été révélée, se contentant de demeurer dans la sphère privée de quelques amis et de ne plus diffuser la doctrine du «pur amour».

Bibliographie

- ADAM Antoine, 1968, *Du mysticisme à la révolte. Les jansénistes du XVII^e siècle*, Paris, Fayard.
- ALBISTUR Maïté et ARMOGATHE Daniel, 1978, *Le grief des femmes. Anthologie de textes féministes*, t. 1 : Du Moyen-Âge à 1848, Paris, Éd. Hier et Demain.
- BERNOS Marcel, 1995, «Benoîte Rencurel et les pèlerins du Laus au XVII^e siècle», dans *Provence historique*, Fasc. 182, pp. 509-527.
- BRÉMOND Henri, 1925, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France...*, Paris, Bloud et Gay.
- CATHERINE de SIENNE, 1953 (vers 1378), *Le livre des dialogues*, Paris, Éd. du Seuil.
- COLLET Pierre, 1773, *Traité des devoirs de la vie religieuse*, Lyon, Bruyset, 2 vol.
- DELUMEAU Jean, 2000, *Que reste-t-il du paradis ?*, Paris, Fayard.
- Dictionnaire de Spiritualité*, 1953, Paris, Beauchesne, t. 11, première partie.
- Histoire de sainte Thérèse d'après les Bollandistes, ses divers historiens et ses œuvres complètes*, 1938, Paris, Lethielleux, 2 tomes.
- [REBOULÉ], 1754, *L'Histoire de la congrégation des filles de l'enfance de Notre Seigneur J.-C.*, Amsterdam, 2 vol.
- SEGUIER Jeanne de Jésus, 1992, *Lettres à son frère, chancelier de France (1643-1668)*, Lyon, Centre André Latreille.
- SUCHON Gabrielle, 1693, *Traité de la morale et de la politique, divisé en trois parties...*, Lyon, B. Vigneu.
- THÉRÈSE d'AVILA, 1948, «Les Fondations», dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil.
- TIMMERMANS Linda, 1993, *L'accès des femmes à la culture (1598-1715)*, Paris, H. Champion.